

## *NIEVO ET LES LUMIÈRES*

“Il faut avoir le cœur bon, de la vertu et de la raison ; voilà ce qu’il faut, voilà ce qui est *estimable*, ce qui distingue, ce qui fait qu’un homme est plus qu’un autre.”

Marivaux, *L’île des esclaves*, 1725

“Les Lumières, c’est la sortie de l’homme hors de l’état de tutelle dont il est lui-même responsable. [...] Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.”

Kant, *Qu’est-ce que les Lumières ?*, septembre 1784

Tout en jouissant d’une reconnaissance que peu osent leur refuser, les Lumières<sup>1</sup> constituent un ensemble d’idées, de principes et de valeurs si étendu dans le temps et dans l’espace, si vaste dans ses manifestations et parfois si mouvant dans ses idéaux prospectifs que toute définition du phénomène doit s’accompagner d’une certaine prudence. Cependant, il est possible d’échapper au piège du relativisme destructeur en s’en tenant à quelques données que les conséquences historiques qui leur sont liées, tant dans leur domaine idéologique que

---

<sup>1</sup> En utilisant le terme français nous n’entendons pas méconnaître les prémisses du mouvement dans l’Enlightenment de la philosophie anglaise ni les spécificités de l’Aufklärung et de l’Illuminismo (même si ce dernier terme est de formation très tardive).

politique, permettent de circonscrire avec une précision et une clarté suffisantes.

On placera d'abord l'idée de nature et la notion d'état naturel qui avaient une résonance particulière à une époque où, d'une part l'industrialisation, au sens moderne du terme, était encore dans les limbes et où, d'autre part, la puissance de la doctrine chrétienne demeurait considérable. Puis, souvent liée à ces premiers objets de débat, la question de la tradition et de l'autorité ancestrale, contestées toutes les deux dans le cadre d'un renouveau de l'humanisme laïc. Définir ce que pouvait être l'homme nouveau supposait un examen systématique de l'histoire universelle et une meilleure connaissance des peuples, connus ou méconnus (ce qu'on appellera plus tard le cosmopolitisme). Quant à la conviction que l'histoire de l'humanité dépend exclusivement des hommes, elle a pour corollaire, entre autres, l'importance extrême accordée à la fonction d'utilité sociale et à la notion, qui devient alors capitale, de bien commun. Ce souci primordial d'une amélioration générale de l'état matériel et moral de tous les citoyens, par delà les diverses conditions sociales, explique la fonction essentielle de l'éducation et de l'instruction en vue d'un progrès global qui suppose que la science mais aussi les techniques et les arts deviennent accessibles à un nombre sans cesse croissant d'individus. Enfin, toute la réflexion conduite sur les rapports entre le sujet humain et la société exige un usage méthodique de la conscience, qui doit être redéfinie à la lumière des valeurs nouvelles, et une sorte de foi matérialiste dans les pouvoirs de la raison<sup>2</sup>.

Dans la mesure où tous les éléments de cette problématique ont été traités ouvertement dans l'œuvre de Nievo, on peut estimer que celui-ci fait partie, sinon des descendants déclarés des Lumières, du moins de l'immense cohorte de ceux qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont eu à cœur de construire une éthique personnelle et de jauger celle-ci à l'aune des valeurs que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment les Encyclopédistes français, passèrent au crible de leur esprit critique. Certes, la bibliothèque réelle du jeune Nievo n'est pas connue avec certitude dans ses moindres détails. Par ailleurs, malgré la brièveté de son existence, cet écrivain précoce eut, comme tout un chacun, bien des occasions de revoir et de modifier sa Weltanschauung.

---

<sup>2</sup> André Lalande a donné, sous une forme très ramassée, une définition des Lumières qui reprend, pour l'essentiel, ces données. "Mouvement philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, caractérisé par l'idée de progrès, la défiance de l'autorité, la foi dans la raison et les effets moralisateurs de l'instruction, l'invitation à penser et à juger par soi-même." *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1976 (12<sup>e</sup> éd.), p. 587b.

L'adolescent écrivant des vers ou des livrets d'opéra n'est pas l'homme jeune rédigeant le roman qui le rendra célèbre et il y a bien des différences également entre le libertin satirique de l'*Antiafrodisiaco* et le moraliste du *Barone* ou de l'inachevé *Pescatore d'anime*. Parler d'un Nievo constant dans ses convictions est donc un exercice délicat qui peut être sujet aux aléas de tout discours plus ou moins artificiellement synchronique. Enfin il est nécessaire de rappeler que la plupart des énoncés dont les critiques peuvent se servir pour tenter de cerner la pensée de Nievo proviennent de personnages de fiction s'exprimant dans des situations narratives toutes particulières et imposant une déformation ou, à tout le moins, une sorte de réfraction à la ligne du discours qu'on suppose pouvoir attribuer à l'auteur lui-même.

Ces limites et ces restrictions une fois connues et admises, on peut examiner avec pondération ce que Nievo semble devoir aux Lumières.

S'agissant de la nature, l'œuvre de Nievo est si riche, jusque dans la redondance, de représentations et de considérations sur ce thème, que le traitement de la question mériterait une étude à part<sup>3</sup>. L'écrivain fut un grand marcheur, longtemps après Pausanias et très peu avant Rimbaud. La nature comme extériorité qu'il donne à voir, principalement dans ses nouvelles paysannes, est dans ses grandes lignes celle que Rousseau avait comme imposée à l'imaginaire collectif aussi bien dans *Julie* que dans *Emile*, les lettres à Malesherbes, les *Confessions* ou les *Rêveries*. Il est vrai que dans la querelle entre la nature peuplée de Buffon et celle déserte de Jean-Jacques, Nievo paraît hésiter, particulièrement dans les nouvelles où le récitant et le narrateur s'attardent sur les conditions de vie des paysans. Mais dans l'ensemble la nature de celui qui avait parcouru à pied de grandes étendues du Frioul et de la Vénétie est assimilable au monde visible et vivant sur lequel l'homme n'a pas laissé son empreinte et qui suscite l'émerveillement par sa pureté et sa capacité de régénération des corps et des âmes. C'est la nature du Rousseau qui fuit les hommes et a besoin d'être consolé des vilénies dont ceux-ci se rendent coupables. C'est la nature du jeune Carlino Altoviti qui, ne connaissant encore que

---

<sup>3</sup> La bibliographie est très riche en la matière. Rappelons, sommairement, l'intérêt sur ce point des introductions à trois éditions des nouvelles paysannes. Elio Bartolini, in *Novelle campagnuole*, Milano, Mondadori, B.M.M., 1956. Iginio De Luca, *Novelliere campagnuolo*, Torino, Einaudi, 1956. Folco Portinari, *Novelliere campagnuolo*, Milano, Mondadori, 1994, Coll. "Oscar Classici". Et sur la question de la physiocratie : Norbert Jonard, *Ippolito Nievo et George Sand*, in "Rivista di letteratura moderne e comparate", vol. 26, fasc. 4, XII, 1973, p. 266-284.

le monde artificiel et momifié de l'ancien régime, aspire à un espace qui lui donne un sentiment de beauté et d'innocence incorruptible. "Finalmente venne un giorno ch'io credetti perder la testa od esser caduto nella luna, tanto mi sembrarono meravigliose ed incredibili le cose che ebbi sott'occhio. Voglio contarle perché quella passeggiata mi votò forse per sempre a quella religione semplice e poetica della natura che mi ha poi consolato d'ogni tristizia umana colla dolce immanchevole placidità delle sue gioie."<sup>4</sup>

Ce genre de déclaration, pour ne pas parler de profession de foi, apparaît à plusieurs reprises dans les premiers chapitres du roman. Il est difficile de ne pas y voir la trace de l'influence du célèbre chapitre IV de l'*Emile* de Rousseau, explicitement cité plus loin comme l'une des lectures du protagoniste<sup>5</sup>, dans lequel le Vicaire savoyard, porte-parole du philosophe, s'oppose avec véhémence aux dogmes et au principe même de la révélation, en privilégiant la conscience individuelle, ce qu'il appelle "le bon usage de ses facultés" et, partant, la "raison seule" assimilée à la voix intérieure du sujet. "Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! (...) Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ?"<sup>6</sup>. Carlino n'est pas Nievo et l'enfant n'est ni l'adulte ni le vieillard qui rédige ses mémoires au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais s'il est permis d'attribuer une part des convictions du jeune personnage à l'auteur, on relèvera, d'une part, que Nievo est assurément plus proche du genevois que des matérialistes Diderot et Helvetius (qui vit sa première œuvre, *De l'esprit*, condamnée par le pape et brûlée le 6 février 1759) et, d'autre part, que la distance prise par rapport à la pensée chrétienne dominante n'est pas négligeable, si l'on admet que Pie IX, malgré le siècle écoulé, ne pouvait guère être plus favorable à ce discours que ne l'avaient été l'archevêque de Paris et le Parlement qui décréta Rousseau de prise de corps<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> *Le Confessioni d'un Italiano*, a cura di Marcella Gorra, Milano Mondadori, 1981, coll. "I Meridiani", chap. III, p. 118.

<sup>5</sup> "Mi diedi a sperare, ad aspettare cogli altri ; leggeva intanto i filosofi dell' Enciclopedia, e più ancora Rousseau ; sopattutto il *Contratto sociale*, e la Professione di fede del Vicario savoiardo". Op. cit., chap. IX, p. 410.

<sup>6</sup> *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, s.d., p. 349. *Emile* fut écrit entre 1757 et 1760. Voltaire, qui avait publié en 1752 son *Poème sur la loi naturelle*, fit relire à part, en témoignage d'enthousiaste approbation, les pages concernant la profession de foi du Vicaire savoyard.

<sup>7</sup> "[Rousseau] n'a pas combattu le système orthodoxe moins sévèrement et radicalement que n'ont fait Voltaire et les penseurs de *l'Encyclopédie*. [...] Le mandement par lequel

Le spectacle de la nature porte donc la conscience et la sensibilité à admettre de facto l'existence d'une harmonie ou, à tout le moins, d'un ordre voulu et maintenu par un grand architecte, un démiurge ou un être suprême. C'est le fameux horloger de Voltaire<sup>8</sup>, auquel Carlo Altoviti se réfère à l'occasion d'une anecdote d'origine plus que douteuse. "Volete crederlo ? Io cascai in ginocchio, come Voltaire sul Grütli quando pronunziò dinanzi a Dio l'unico articolo del suo credo. Dio mi venne in mente anche a me : quel buono e grande Iddio che è nella natura, padre di tutti e per tutti [...] ; fu uno slancio nuovo spontaneo vigoroso d'una nuova fede che domina quieta quieta nel mio cuore e si risvegliò di sbalzo all' invito materno della natura ! Dalla bellezza universale pregustai il sentimento dell' universale bontà, credetti fino d'allora che come le tempeste del verno non potevano guastare la stupenda armonia del creato, così le passioni umane non varrebbero mai ad offuscare il bel sereno dell' eterna giustizia."<sup>9</sup>

Les narrateurs et les personnages principaux de Nievo se réfèrent souvent à la Providence, plus qu'à Dieu directement, sans se soucier de rappeler la définition de celle-ci. On peut donc supposer que l'auteur entend reconnaître par cette mention la "suprême sagesse par laquelle Dieu conduit tout"<sup>10</sup>. Cependant il y a loin de la foi du charbonnier que l'écrivain prête à son bouvier dans les nouvelles de 1856 à la foi

---

Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, condamne l'*Emile* précise, en effet, que la thèse de Rousseau soutenant que les premiers instincts de la nature humaine sont toujours innocents et bons, se trouve en contradiction absolue avec tout ce que l'Écriture et l'Église ont toujours enseigné de la nature de l'homme." Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet, Paris, Fayard, 1966 (coll. "Agora", 1990, p. 218).

<sup>8</sup> Le distique, souvent cité, se trouve dans l'une des satires, intitulée *Les Cabales*. "L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer / Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.". À la fin de *L'Avvocato*, Nievo a mis dans la bouche du récitant, en guise de maxime édifiante, une image voisine (celle du compositeur) qui pourrait être aussi une allusion à la notion leibnizienne d'harmonie préétablie. "Il bene e il male, figliuoli miei, tenetevelo ben a mente, corre dove ragion lo tira. Sembra gettato da Dio qua e là alla rinfusa, alla cieca ; ma esso s'adagia a suo posto, e se così all' ingrosso la partizione vi sembra sbagliata, cercate un dito dentro delle costole e la troverete giusta sempre e poi sempre !". Op. cit., p. 279. Il faut tenir compte, cependant, de la distance entre auteur et personnage, sans doute plus grande ici que dans le dernier roman.

<sup>9</sup> Op. cit., p. 120-121. L'image de Voltaire tombant à genoux est attribuée, par Sergio Romagnoli, à Henry Peter Brougham, plus connu pour ses mondanités cannoises et son caméléontisme politique que pour sa rigueur d'historien. "L'aneddoto fu raccolto da Lord Brougham nel suo *Voltaire et Rousseau*". Ippolito Nievo, *Opere*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952, p. 100.

<sup>10</sup> C'est la définition de Littré. Fanfani, qui publie son dictionnaire deux ans avant que Nievo n'entreprenne la rédaction des *Confessioni*, paraît plus scolastique. "Ragione nella mente divina, secondo la quale Dio ordina e dirizza tutte le cose al fine." *Vocabolario della lingua italiana*, Firenze, Felice Le Monnier, 1855, p. 1251b.

mouvante, incertaine, parfois proche d'un déisme que les catholiques réduisent à l'athéisme, que manifeste au long des vingt-trois chapitres de ses "Confessions" l'aristocrate libéral et constitutionnel Carlo Altoviti. Dès le chapitre II, s'accordant par narrateur interposé le plaisir de l'une de ces nombreuses et longues pauses réflexives qui émaillent le roman comme autant de plages morales et théoriques, Nievo met les points sur les i à propos de la responsabilité, individuelle et collective, dans le cours de l'histoire, notamment dans le domaine pratique de la politique. Et dans la querelle sur l'attitude que devait avoir la Sérénissime face aux pressions de l'Autriche dans le Frioul, il fait la part belle au jeune Lucilio, incarnation malheureuse mais ardente de la science, de la raison et du progrès. "... allora poi che questa [la grandezza militare] e quella [la sapienza civile] eransi perdute nell'ignavia universale, i meglio pensanti si accontentavano di fidare nella Provvidenza. Ciò era compatibile in una vecchia, non in un senato di governanti. Ognuno sa che la Provvidenza coi nostri pensieri coi nostri sentimenti colle nostre opere matura i propri disegni ; e a volersi aspettar da lei la pappa fatta, l'era o un sogno da disperati o una lusinga proprio da donniciuole."<sup>11</sup>

Dans l'article consacré au Christianisme qu'il rédigea pour l'Encyclopédie, Voltaire demandait au chrétien de n'être "ni fanatique ni enthousiaste". Nievo semble lui répondre favorablement en opposant, à la fin des *Confessioni* le tolérant Carlo à la bigotte Aquilina, manifestement utilisée comme personnage repoussoir. Car si la nature comme ensemble d'objets créés suscite l'admiration et pousse à l'enthousiasme descriptif dans la dynamique pittoresque si répandue au XIX<sup>e</sup> siècle, elle ne doit pas laisser l'homme dans l'oisiveté passive de la seule contemplation. Si Altoviti, le protagoniste le plus accompli et sans doute le plus représentatif de son idéologie que l'écrivain ait laissé à la postérité, n'est pas un révolutionnaire qui veut changer le monde<sup>12</sup> il n'en est plus à l'idée religieuse de l'humanité déchu avec

<sup>11</sup> Op. cit., p. 98. Une génération plus tôt, Manzoni, célébré par Nievo, sans ironie, comme un classique vivant, avait conclu son roman sur une maxime contraire, sous couvert de sagesse populaire "...conclusero che i guai vengono bensì spesso, perché ci si è dato cagione ; ma che la condotta più cauta e più innocente non basta a tenerli lontani ; e che quando vengono, o per colpa o senza colpa, la fiducia in Dio li raddolcisce, e li rende utili per una vita migliore. Questa conclusione, benché trovata da povera gente, c'è parsa così giusta, che abbiam pensato di metterla qui, come il sugo di tutta la storia."

<sup>12</sup> Calvino, grand admirateur des *Confessioni* notamment pour la représentation donnée dans les premiers chapitres du rapport entre le sujet et l'extériorité naturelle (à travers, entre autres, la figure romanesque du Spaccafumo), pouvait penser à la génération de Nievo lorsqu'il écrivait, un siècle exactement après la rédaction des mémoires d'Altoviti, certaines lignes de son bref essai intitulé *Il mare dell'oggettività* (composé en octobre 1959).

laquelle même Rousseau avait encore maille à partir, malgré qu'il en eût. Et si le rousseauisme de Nievo paraît flagrant dans nombre de pages des nouvelles et des romans dont le décor est partiellement ou totalement campagnard, il n'est ni intégral ni uniforme, ne serait-ce qu'en raison des contradictions que l'écrivain n'avait pas encore su ou voulu dépasser dans une dialectisation possible que la mort précoce a rendu interdite à jamais.

Ainsi les paysans de Nievo, malgré leurs contours moraux naïfs jusqu'à la caricature et les limites imposées par une perspective souvent condamnée par les critiques engagés, ont une relative consistance réaliste que l'on rechercherait en vain dans l'échantillonnage humain que l'auteur des *Rêveries*, pourtant d'extraction bien plus modeste que le descendant des Colloredo, a chichement essayé dans ses bergeries surtout consacrées à l'expression de son exaltation solitaire devant des beautés dites naturelles. À l'époque où l'adolescent Verga a lui-même l'occasion d'apercevoir et, peut-être, d'observer les paysans de la Sicile orientale qui travaillent, dans les conditions que l'on sait, sur les terres parentales de Vizzini, le jeune Nievo, de dix ans son aîné, écrit, sous l'influence directe des récits champêtres de George Sand<sup>13</sup>, sa première nouvelle paysanne qu'il intitule *La nostra famiglia di campagna* et à laquelle il donne pour sous-titre *Dipinture morali*. L'adjectif possessif du titre a une valeur polémique. Il se réfère aux citadins aisés qui possèdent des terres qu'ils négligent de surveiller et d'entretenir, qui ne voient dans la campagne et la nature en général qu'un espace fréquentable seulement pendant quelques heures pour une promenade digestive et regardent les paysans comme des êtres inférieurs, cupides, lâches et malhonnêtes. Le narrateur, qui ne saurait être bien éloigné des idées de Nievo en la matière, subit lui-même un échec momentané mais cuisant en voulant persuader un compagnon de promenade de l'injustice profonde de ces préjugés. Mais cet insuccès provisoire, dû à un excès d'enthousiasme dans le prosélytisme de la fraternité envers nos cousins de province, est l'occasion d'un plaidoyer en faveur des paysans que le futur diplômé de l'université de Padoue mène avec la

---

"Rivoluzionario è chi non accetta il dato naturale e storico e vuole cambiarlo [...] Tra conoscere il mondo e cambiarlo, cent'anni fa pareva ci fosse un breve salto." *Saggi 1945-1985*, a cura di Mario Barenghi, Milano, Mondadori, 1995, coll. "I Meridiani", tomo primo, p. 55 et 56.

<sup>13</sup> Les nouvelles ou brefs romans de Sand étaient toutes et tous de publication récente pour Nievo. *La mare au diable* datait de 1846, *Les paysans* de 1846-1847, *François le Champi* de 1847-1848, *La petite Fadette* de 1849 et *Les Maîtres sonneurs* de 1853.

ferveur d'un pamphlétaire qui n'en est pas à ses premières armes<sup>14</sup>. Ce discours argumenté, qui touche à la fois à la morale universelle, à l'économie agraire et à la politique a pu être sévèrement jugé au XX<sup>e</sup> siècle en raison de ses accents humanistes.<sup>15</sup> Cependant il peut être utile de lire ces lignes, au-delà de toute interprétation d'orientation classiste, dans la postérité du combat idéal livré par les philosophes pour faire accéder le paysan au statut de citoyen, fût-ce dans le simple cadre de la condamnation générale de l'absolutisme, définie déjà par Fénelon comme un "attentat sur les droits de la fraternité humaine"<sup>16</sup>. Et dans l'article de l'Encyclopédie intitulé *Luxe*, Diderot évoquera une évolution possible de la condition des paysans qui peut faire penser aux propos de Nievo sur la question. "Lorsque les habitants de la campagne sont bien traités, insensiblement le nombre des propriétaires s'augmente parmi eux : on y voit diminuer l'extrême distance et la vile dépendance du pauvre au riche ; de là ce peuple a des sentiments élevés, du courage, de la force d'âme, des corps robustes, l'amour de la patrie, du respect, de l'attachement pour des magistrats, pour un prince, un ordre, des lois auxquelles il doit son bien-être et son repos..."

Nievo, il est vrai, paraît s'en remettre plus à la vertu individuelle et, notamment, à la bonté et à la gestion heureuse, qu'au législateur pour améliorer le sort du paysan. Dans les nouvelles campagnardes, le paternalisme est pris au pied de la lettre : le propriétaire doit être un bon père pour les paysans qui travaillent sur ses terres et peut attendre, en retour de son intelligente et efficace mansuétude, un attachement qui va jusqu'au pathétique<sup>17</sup>. C'est que pour lui le débat entre homme

<sup>14</sup> Cette défense des "parents" de la campagne commence à être développée au chapitre XLVI, au cours d'une nuit d'insomnie. Op. cit. p. 50 sqq. La nouvelle fut publiée en feuilleton de mai à décembre 1855 et Nievo obtint son diplôme d'avocat en novembre.

<sup>15</sup> Certains y ont vu une préfiguration du *gattopardismo* emblématiquement résumé dans la formule cynique et demeurée célèbre que Tomasi di Lampedusa a mise dans la bouche du jeune aristocrate "libéral" (en fait, pragmatique) Tancredi Falconeri (censé se battre, comme le fera Nievo, parmi les *Mille* de Garibaldi). Nous mentionnons celle-ci pour mémoire "Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi". *Il Gattopardo*, Milano, Feltrinelli, 1958, p. 42.

<sup>16</sup> Publiées en 1711, les *Tables de Chaulnes* furent interdites..

<sup>17</sup> Un sommet symbolique, digne de l'imagerie sulpicienne entre les frères Le Nain et Greuze, est atteint dans le passage de *La Viola di San Bastiano* où le maître munificent se représente sa propre mort comme un tableau édifiant, illustrant une solidarité sentimentale entre les classes fondée sur la gratitude. "E così almeno avrò il contento di morir tranquillo fra gente semplice e buona, dalla quale sarò amato di cuore". Op. cit., p. 283. Cf. aussi dans *La nostra famiglia di campagna*. "... ; ma il massimo dei beni è vedersi intorno gente sana e contenta che liberamente ti serve e pur servendo, al suo bene serve, e ti ama !". Op. cit., p. 43.



de la nature et homme de la culture a encore toute sa pertinence<sup>18</sup>. Dans ce domaine Diderot et Rousseau s'accordent par leur foi en la bonté naturelle de l'homme, malgré quelques différences dans la définition du phénomène, et s'attachent à poser les bases d'un humanisme nouveau dont on peut voir des répercussions nettes dans *Le Confessionni*. Ainsi, au livre III de l'*Emile* Rousseau exalte-t-il celui qui sait atteindre, par sa volonté, son travail et son honnêteté au rang d'homme véritable, au-delà de son statut social. "Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône, moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi ; mais celui qui la perd et s'en passe est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir."<sup>19</sup> Et, une page plus loin, pensant à un fils idéal qu'il devrait préparer à un métier, le philosophe revient à la notion suprême d'humanité, liée en l'occurrence à la valorisation de la compétence et du savoir-faire technique (autre grand thème de bataille des Lumières). "Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince et peut-être un jour moins que rien : moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, je veux l'élever à l'état d'homme ; et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à

<sup>18</sup> "Car si [Rousseau] reconnaît le fait que l'homme est "dégénéré", [...] comment peut-il échapper à la conclusion que l'homme est "radicalement mauvais" ? Rousseau s'arrache à ce dilemme en introduisant sa doctrine de la nature et de l'état de nature". Dans tout jugement que nous portons sur l'homme, il nous faut distinguer avec le plus grand soin si notre énoncé porte sur l'homme de la nature ou sur l'homme de la culture – s'il s'agit de l'"homme naturel" ou de l'"homme artificiel". [...] La théorie ético-politique de Rousseau situe la responsabilité en un lieu où nul, jusqu'alors, n'avait songé à la chercher. Ce qui constitue la véritable importance historique et la valeur théorique de sa doctrine, c'est qu'elle crée un nouveau sujet d'"imputabilité" qui n'est pas l'homme individuel mais la société humaine." Ernst Cassirer, op. cit., p. 218-219. L'homme déchu existe bien dans *Le Confessionni* et plus que la société c'est toute une nation, des générations entières de dirigeants politiques et une classe qui sont à l'origine de cette déchéance. En l'occurrence cette décadence est illustrée par une femme : Pisana (qui se sauvera par une période de sainteté laïque et une très romantique mort prématurée) – mais sa mère, son frère et sa soeur incarnent bien aussi, chacun à sa manière, l'irréversible déclin de l'aristocratie vénitienne. En face, l'homme naturel est représenté par le patricien de raccroc, Altoviti, bâtard pendant longtemps, récupéré par une agnition sans grande conséquence et sauvé, pour ce qui le concerne, par l'interclassisme de son éducation sauvage qui lui a appris la force du devoir et de l'utilité sociale.

<sup>19</sup> Op. cit., p. 216.

tous ceux qu'il tiendra de vous."<sup>20</sup> Or, au chapitre IX des *Confessioni* Carlino, qui a alors vingt ans, a un moment d'exaltation pendant qu'il lit les Encyclopédistes et notamment Rousseau. Il affirme alors à son compagnon d'études, Amilcare Dossi, "un ingegno forte arditissimo", qu'il a comme la révélation de l'humanité nouvelle à laquelle il veut appartenir. "Mi diedi a sperare, ad aspettare cogli altri ; leggeva instanto i filosofi dell' Enciclopedia, e più ancora Rousseau [...] A poco a poco prestai della mia mente un corpo a quei fantasmi : quando me li vidi innanzi vivi spiranti, gettai le braccia al collo di Amilcare, gridando : – Sì, fratello, oggi lo credo finalmente ! Un giorno saremo uomini...!"<sup>21</sup>

Cet homme qu'espère être un jour Carlino et qu'il deviendra effectivement par la volonté de l'écrivain est sans doute, dans ce passage où il subit l'influence d'un ami acquis aux idées révolutionnaires<sup>22</sup>, plus un homo politicus qu'un homo ethicus, même s'il n'est guère possible de prolonger longtemps la distinction. Cependant l'apostrophe "fratello", dans sa simplicité contingente, peut servir à rappeler l'importance pour Nievo du phénomène de la fraternité non seulement, de façon universelle, entre tous les hommes, quels que soient leurs conditions et leur état, mais aussi, plus nationalement, entre les "fratelli d'Italia". Cette idée de fraternité où la politique atteint à l'histoire à partir d'une base éthique et sentimentale à la fois est déjà présente dans *Angelo di bontà*. "... [Celio] conobbe la santa dolcezza di quella fratellanza degli spiriti che non può mai perire ; conobbe la potenza rigeneratrice d'une tal fratellanza, quando ponendosi ella a fondamento della famiglia, s'edificò sopra di lei l'ordinamento sociale."<sup>23</sup>

Croire en l'homme pour être armé au moins d'une foi temporelle dont on puisse évaluer les effets si on ne meurt pas trop tôt suppose qu'on fasse fond non pas sur une élite mais sur l'ensemble de ses congénères. Cela semble être la position de Nievo, dans la tradition de l'optimisme volontaire des Philosophes, lorsqu'il rédige, probablement entre juillet 1859 (Villafranca) et l'accord franco-piémontais de mars 1860, un opuscule publié anonymement à Milan sous le titre de

<sup>20</sup> L'idée que l'homme ne doit être apprécié qu'en fonction de ses capacités intrinsèques, grâce auxquelles il se fait homme précisément, est déjà présente, par exemple, dans le théâtre de Marivaux. "... ; et le mérite vaut bien la naissance". *Le jeu de l'amour et du hasard*, 1730, Acte III, scène VIII. *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1949, "Bibliothèque de la pléiade", p. 450.

<sup>21</sup> Op. cit., p. 410.

<sup>22</sup> Voir les déclarations enflammées de Dossi quelques pages plus tôt. Op. cit., p. 406.

<sup>23</sup> Roma, Lucarini, 1988, p. 217.

*Venezia e la libertà d'Italia*. “Ripetiamo ancora che noi concordiamo oggi comme sempre coll’ infallibile giudizio del buon senso e della moralità populaire.”<sup>24</sup> Or le peuple à cette époque-là, surtout en Italie, était majoritairement constitué par la population des campagnes. Nievo avait une conscience très nette de ce phénomène sur lequel il reviendra plus en détail dans un essai demeuré inachevé et publié tardivement sous le titre de *Frammento sulla rivoluzione nazionale*<sup>25</sup>. Il y manifeste clairement la conviction que la fraternité et la concorde entre les hommes n’auront pas de sens tant que ces derniers se trouveront en opposition violente par des intérêts de classe divergents<sup>26</sup> “... , deve essera di necessità per odio, per passione o per divergenza d’interessi che il volgo campagnuolo non s’accompagna volentieri alle speranze e alle intraprese della parte illuminata e liberale.”<sup>27</sup> Et quand il regarde autour de lui Nievo voit surtout l’exemple français. S’il est extrêmement méfiant, pour ne pas dire plus, envers le socialisme tel qu’on l’entendait à l’époque, en revanche il accepte volontiers le discours sur l’élévation des classes pauvres et opprimées grâce à des institutions qui établissent une justice égale pour tous et favorisent le développement intellectuel, dans la mesure où il croit en l’existence de ce qu’il appelle précisément la classe intellectuelle, à laquelle il assigne des devoirs impérieux. “Le nazioni sono compagini d’uomini ; risorgono le nazioni quando risorge [...] la maggioranza degli uomini che la compogono. La parte intelligente non può redimere col sangue la parte ignorante ; deve anzitutto redimerla colla giustizia e coll’ educazione. Ecco il sacrificio incruento ma più lungo e paziente che si richiede ora all’ intelligenza italiana.”<sup>28</sup>

Il n’existe donc pas de différence entre la construction de l’humanité nouvelle et l’édification de l’Italie moderne parce que l’une ne saurait

<sup>24</sup> *Opere*, op. cit., p. 1046. Cf. aussi *Scritti politici e storici*, a cura di Gianni Scalia, Bologna, Cappelli, 1965, p. 81.

<sup>25</sup> Comme pour le texte précédent, la date de composition de ces pages n’est pas connue avec certitude. Certains (Mantovani, Taroni, Ulivi, Sozzi, Catalano) pensent que la rédaction est postérieure à l’expédition des Mille, soit entre fin mai 1860 et la mi-décembre, voire janvier 1861. D’autres, se fondant surtout sur l’absence de références aux paysans siciliens, penchent pour une date antérieure à mai 1860, par exemple entre juillet 1859 et le printemps 1860 (Bacchelli, Gallo, Romagnoli). D’autres (Solitro, Scalia) se refusent à trancher entre ces deux hypothèses.

<sup>26</sup> Jusqu’alors Nievo n’avait pas mis l’accent aussi nettement sur le heurt entre les classes sociales (même si, en l’occurrence, on peut contester la pertinence de l’expression “volgo campagnuolo” pour désigner une classe proprement dite). Les remarques de G. Scalia sur la motivation de la pensée politique de Nievo dans ces années-là sont, de ce point de vue, tout à fait justes (op. cit., p. 53).

<sup>27</sup> *Opere*, op. cit., p. 1080.

<sup>28</sup> *Ibid*, p. 1078.

se faire sans l'autre. Simplement, il se trouve que certains hommes, qui ont eu la possibilité de perfectionner leur savoir grâce à leurs origines sociales et des dispositions ontogénétiques, sont plus aptes que d'autres à montrer la voie du changement pour un monde nouveau<sup>29</sup>. De même, dans le concert, parfois d'apparence cacophonique, des nations il est des peuples qui donnent l'exemple du renouveau avant d'autres. Carlino, même à l'époque de ses opinions modérées, reconnaît assez vite l'importance du modèle français après 1789. Le mémorialiste, pour sa part, n'hésite pas à utiliser des images éloquentes pour dire son enthousiasme envers l'héritage de la Révolution. "Ma per adesso lasciate che vi mostri il mondo vecchio ; quel mondo che bamboleggiava ancora alla fine del secolo scorso, prima che il magico soffio della rivoluzione francese gli rinnovasse spirito e carni."<sup>30</sup> Même dans les nouvelles, incontestablement marquées par la part belle faite à des "êtres simples" qui développent une sensibilité piétiste parfois jusqu'à la naïveté un peu mièvre, le narrateur n'oublie pas la nécessité d'un examen historique général de l'humanité comme d'une entité qui avance. C'est le cas plus particulièrement dans la première des nouvelles, la plus polémique dans le ton et, dans ce sens, la plus caractéristique de l'esprit des Lumières<sup>31</sup>. C'est également celle, on l'a vu, qui reflète sans doute au plus près les sentiments idéologiques de Nievo à cette époque-là à travers la voix du narrateur. "L'umanità, lo si dovrebbe credere dopo tanta esperienza, procede sempre ma a passi lentissimi, e chi corre innanzi all'impazzata in breve trovasi solo, [...]. Meglio è un lume che rischiari d'un lampo che abbarbagli : meglio un passo fatto da dieci, che dieci fatti da uno."<sup>32</sup> Quant à la tonalité vive, parfois même proche de l'agressivité, du discours narratif, elle est ouvertement assumée et justifiée idéalement par le respect indéfectible dû à deux valeurs fondamentales, la vérité et la justice. "Via facciamo un po' di pace sull' accomiatarci [amico lettore], ché se qualche poco ti fui acerbo, credilo, non è stato per cattiveria ma per istudio di verità e di giustizia."<sup>33</sup>

<sup>29</sup> "L'idéologie des Lumières (...) développe une pensée moyenne : elle abolit toute distinction de rang entre les hommes qui sont définis par leur appartenance commune à l'humanité." G. Gusdorf, *Philosophie des Lumières*, in *Encyclopædia universalis*, 1968, vol. 10, p. 154c.

<sup>30</sup> *Le Confessioni*, op. cit., V, p. 203-204.

<sup>31</sup> "Les Lumières sont un combat ; elles développent le thème d'une lutte à mener contre toutes les formes d'oppression [...] De là, souvent, le caractère polémique de la pensée au XVIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'il n'y a pas de vérité sans une lutte pour la vérité." G. Gusdorf, op. cit., p. 158c.

<sup>32</sup> Op. cit., p. 53-54.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 54.

La considération de l'histoire des hommes amène à une réflexion inévitable sur l'oppression exercée par certains groupes sur d'autres. Pour Nievo, fils de propriétaires terriens, l'antagonisme se limite à l'exploitation excessive des paysans par certains hobereaux (nul ouvrier, sinon rural, dans son œuvre). Et ce rapport de forces extrêmement déséquilibré le porte aisément à user d'une image à la fois familiale et juridique que les Philosophes eux-mêmes utilisaient volontiers : la tutelle. Il existe des lois naturelles et l'une des plus nécessaires est celle qui donne à chacun la possibilité de penser par soi-même. Or il en est des classes sociales et des peuples en général comme des enfants : ils doivent pouvoir un jour sortir de la tutelle paternelle – ce qui produit, au demeurant, un élément de contradiction interne dans le discours parfois paternaliste des narrateurs nieviens. Ici encore, l'écrivain donne le sentiment d'avoir, dans certains passages de son œuvre, traduit presque littéralement des affirmations avancées par les Encyclopédistes. Que l'on compare, par exemple, certaines phrases de l'article *Autorité politique* rédigé par Diderot pour le premier tome de l'Encyclopédie et les propos quasi révolutionnaires de Carlino au début du chapitre VI des *Confessions*. “Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire.” Pour introduire cette observation Diderot avait auparavant rappelé le lien naturel unissant raison et liberté. “Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison.”<sup>34</sup> Altoviti reprend à la fois les idées et l'image de la nation-famille au sein de laquelle les enfants-sujets doivent savoir s'émanciper en s'affranchissant de l'absolutisme paternel. “... : la Signoria fidava giustamente nel contento sonnechiare dei popoli ; e non a torto un principe del Nord capitatovi in quel torno ebbe a dire d'averci trovato non uno stato ma una famiglia. Tuttavia quello che è provvida e naturale necessità in una famiglia, può essere tirannia in una repubblica ; [...] Il buon senso si matura nel popolo, mentre la giustizia d'altri tempi gli rimane dinanzi come un ostacolo. [...] giunge il momento che i figliuoli cresciuti di forza di ragione e d'età hanno diritto d'uscir di

---

<sup>34</sup> C'est Locke qui, le premier, représenta l'homme accédant à la vraie liberté grâce à l'usage de la raison qui lui permet de se dégager de l'autorité paternelle (voir ses deux traités sur le gouvernement civil, parus en 1690). On sait ce que les rationalistes français du XVIIIe siècle doivent à ce penseur. Mais il ne semble pas que Nievo ait eu l'occasion de lire directement les travaux du philosophe anglais.

tutela : quella famiglia nella quale il diritto di pensare, concesso ad un ottuagenario, lo si negasse ad un uomo di matura virilità, non sarebbe certamente disposta secondo i desiderii della natura, anzi soffocherebbe essa il più santo dei diritti umani, la libertà.”<sup>35</sup>

La réflexion du narrateur de Nievo suit un mouvement régulier, au moins dans le dernier grand roman, qui la fait passer du général au particulier. La marche de l’humanité vers un état meilleur est illustrée par le sort, réel et rêvé, de l’Italie à faire et, plus particulièrement, par celui de la Sérénissime, si injustement nommée au moment où Carlo Altoviti devient un homme. Ainsi, filant la métaphore<sup>36</sup>, le narrateur compare cet État autrefois si puissant à une famille où les adultes, c’est-à-dire l’aristocratie, seraient irrémédiablement décrépits et les enfants (le peuple) frappés d’une langueur quasi mortelle. L’espoir pour la survie et la régénération se trouve, à ses yeux, dans la fréquentation des Philosophes (ce qui tend à indiquer d’une part, que Carlino est optimiste peut-être jusqu’à la naïveté et, d’autre part, qu’il a du “peuple” une conception nuancée qui le porte à distinguer celui-ci de ce que Voltaire nommait la “populace”). “L’aristocrazia dominante decrepita ; il popolo snervato nell’ozio ma che pur ringiovaniva nella coscienza di sé al soffio creativo della filosofia ; ...”<sup>37</sup>. La notion et la valeur fondamentale sur lesquelles ce discours est construit nous ramènent à l’aube de l’humanisme, lorsque Protagoras se faisait connaître par une formule qui devait faire date : l’homme est la mesure de toutes choses.

Dans *Le Confessioni* le plus ardent représentant de cette croyance en l’homme est, il est vrai, un personnage secondaire que Nievo a eu la prudence, spontanée ou calculée, de présenter comme un jeune et ardent lecteur dont l’enthousiasme en faveur des idées alors nouvelles, pour sincère et médité qu’il soit, peut être maintenu pas un lecteur aguerrri et soupçonneux dans les limites que suggèrent l’âge de l’individu, sa situation d’étudiant et de prosélyte, ainsi que les circonstances. Il reste que son influence sur le protagoniste, narrativement bien préparée par l’auteur, est loin de n’être qu’un feu de paille. On peut donc être fondé à lire comme témoignage d’un souci profond de l’écrivain la réflexion dont Amilcare Dossi est, pendant quelques pages du chapitre IX, le porte-parole. Cela est

---

<sup>35</sup> Op. cit., p. 258.

<sup>36</sup> Il dit explicitement : “Per continuar la metafora.” Op. cit., p. 258.

<sup>37</sup> Ibid., p. 258. Sur le regard universel du narrateur, voir le sommaire du chapitre onze. “Come a Venezia si accorgessero che gli Stati della Serenissima facevano parte dell’Italia del mondo.” Ibid., p. 490.

particulièrement opportun lorsqu'il est question, précisément, de ce qu'on est convenu d'appeler la foi en l'homme. "Sollevati una volta a quella fede libera e razionale, né fortune avverse, né tradimenti, né dolori potranno turbare la serenità dello spirito. Son forte, incrollabile in me, perché credo e spero in me e negli altri !"<sup>38</sup>

Croire que l'histoire des hommes doit être étudiée, qu'elle a un sens et une direction dans laquelle elle avance suppose que l'on puisse expliquer ces phénomènes et proposer d'y participer en fonction de certains principes et de certaines valeurs. Or, selon le précepte de Kant, si l'on peut l'on doit. Et l'une des idées les plus courantes dans le discours nievien est celle de la nécessité d'une définition du bien commun. C'est aussi, on le sait, l'un des principaux objets de la réflexion des Philosophes. Le narrateur de la première nouvelle paysanne aborde la question du point de vue social, avec la vivacité un peu offensive qui caractérise son discours. Il se vante d'avoir l'art de choisir les vérités qui servent le mieux l'universalité des hommes. "... : ed è l'Arte che mi governa a questo modo ; l'arte cioè di scerre quel lato di verità che più giovi l'universale, e che insierne nell' ordine ideale meglio compensi dei danni reali i piccoli e gli afflitti. [...] Questa è l'arte mia, acre e sfacciatella se vuoi alla prima entrata ; la quale verrà ammorbidentosi ogniqualvolta le occorra un bene che a tutti è bene."<sup>39</sup> Tout homme doit donc se poser avant tout la question de son utilité sociale. Il ne peut se définir, trouver une identité, construire un destin qui n'aille pas à vau-l'eau qu'en prenant l'exacte mesure des relations qui l'unissent dans une étroite interdépendance aux autres hommes. Le nouveau credo est : hors de la conscience de l'humanité point de salut<sup>40</sup>. Rousseau le dit clairement, à sa manière, quand il examine méthodiquement la construction de l'homme dans l'enfant. "... jamais l'homme ne sent bien ce qu'il convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme, toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'instruction pour lui ; ..."<sup>41</sup>. Or pour savoir ce qu'est un homme il faut d'abord répondre à la question de l'utilité non seulement pour soi mais pour l'ensemble des hommes et ce qui semblait être a priori une question morale et individuelle s'avère être un problème

---

<sup>38</sup> Ibid., p. 406.

<sup>39</sup> *Novelliere campagnuolo*, op.cit., p.22.

<sup>40</sup> "...le XVIIIème siècle n'est pas irrégieux, mais la théologie traditionnelle, en pleine décadence, fait place à une théologie nouvelle. Désormais le rapport de l'homme à Dieu passe par le rapport de l'homme à l'homme." G.Gusdorf, op.cit., p.159a.

<sup>41</sup> *Emile*, livre III, op. cit., p. 194.

social et politique. “A quoi cela est-il bon ? Voilà désormais le mot sacré, ...”. C’est une nouvelle occasion pour Rousseau de condamner l’oisiveté due à la richesse, tout particulièrement quand celle-ci ne provient ni du travail personnel ni du mérite. “L’homme et le citoyen, quel qu’il soit, n’a d’autre bien à mettre dans la société que lui-même (...) Il n’est point juste que ce qu’un homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu’il lui doit ; car chacun, se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d’être inutile à ses semblables.” L’utilité sociale suppose que tout homme connaisse et exerce un métier. Sur ce plan Rousseau est implacable, n’admet aucune exception et exige que le métier choisi soit honnête, c’est-à-dire d’une “utilité réelle” telle qu’il “pût servir à Robinson dans son île”. Car, conclut-il provisoirement, “souvenons-nous toujours qu’il n’y a point d’honnêteté sans l’utilité.”<sup>42</sup>

L’utilitarisme fut l’objet de longs et fréquents débats au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Bien que Nievo n’emploie pas le mot, on peut estimer que la doctrine que celui-ci désigne est l’un des plus solides supports éthiques du narrateur dans *Le Confessioni*. Du point de vue romanesque, il est clair que Nievo a moralement privilégié les personnages qui ont une forme quelconque d’engagement dans la vie sociale et qui ne peuvent être suspectés de paresse et encore moins de propension à l’oisiveté. Martino, Faustina, Lucilio Vianello, Bruto Provedoni, le Spaccafumo, hors-la-loi au grand cœur qui a été boulanger, et surtout lui-même. Pisana n’est sauvée qu’in extremis par son esprit d’abnégation qui en fait une infirmière hors du commun. Quant aux enfants du protagoniste, ils n’existent vraiment comme personnages que dans la mesure où ils agissent de façon désintéressée et en fonction de valeurs pour lesquelles ils sont prêts à donner leur vie. En revanche les égoïstes comme Giulio del Ponte ou comme la comtesse ont droit au plus violent mépris<sup>44</sup>. Même Clara et Rinaldo, qui pourtant construisent

<sup>42</sup> Ibid., p. 194, p. 216, p. 217 et p.220-221.

<sup>43</sup> “Dans l’utilitarisme au sens de [la doctrine morale et politique de Jeremy Bentham et de John Stuart Mill], “le plus grand bonheur” est conçu comme étant non pas seulement celui de l’agent, mais la plus grande somme de bonheur possible dans l’ensemble de l’humanité. L’utilitarisme oscille historiquement, à cet égard, entre deux thèses : 1° l’identité naturelle entre l’intérêt public et l’intérêt bien entendu de chacun ; 2° l’identification souhaitable (et particulièrement réalisée déjà) de ces deux intérêts différents, par le moyen de la législation.” A. Lalande op. cit., p. 1177-1178a.

<sup>44</sup> Abandonné par la Pisana, Giulio del Ponte est représenté avec une extrême sévérité tandis qu’il agonise seul et terrifié à l’idée du néant qui l’attend. Mais le narrateur dit ouvertement pourquoi ce misérable raté ne saurait l’émouvoir. “Giulio pensava troppo a sé e si rinserrava troppo nella considerazione del proprio destino, per poter comprendere degnamente le speranze e gli affetti dell’ umanità intera !” Op. cit., XII, p. 570.



honnêtement leur destin dans l'accomplissement sincère d'une vocation, monacale ou érudite, sont jugés sans indulgence en raison de leur superbe ou pathétique isolement. Car malgré ses aspirations à la sagesse tolérante, le narrateur à de loin en loin des accès d'impatience qui le portent à trancher durement, en vouant tel individu aux gémonies pour son manque de sens social. Dès le chapitre II, il indique, à partir de son projet personnel, où passe pour lui la ligne de la dignité humaine. "Io non sono bigotto : e non predico pel puro bene delle anime. Predico pel bene di tutti el pel vantaggio della società ; alla quale la sanità dei costumi è profittevole e necessaria come la sanità degli umori al prosperare d'un corpo."<sup>45</sup>

Si Carlo Altoviti parle, fût-ce discrètement, au nom de Nievo, il faut reconnaître que la notion de bien commun est l'objet d'une définition progressive, parfois incertaine ou même confuse, au gré des fluctuations du rapport qu'entretient le sujet avec l'idée d'une transcendance divine. Les protagonistes et les narrateurs de Nievo partent souvent, sur le modèle de Rousseau, d'un sentiment d'harmonie universelle qui leur est inspiré par la vision du monde naturel. Ainsi, parmi de nombreux autres exemples, on peut mentionner ce qu'il est dit à propos du personnage féminin dans *La Santa di Arra*. "..., tutto tutto parlava all'anima della giovinetta nell'arcano linguaggio del bello ; linguaggio che non ha segni, che non ha suoni, ma [...] che solo trasfonde nell' intelletto nostro l'idea latente nelle cose esteriori, e fra loro induce un commercio indefinito di sentimenti ed amore, che forse è reliquia, forse avviamento d'universale armonia."<sup>46</sup> Deux ans et demi plus tard, le rédacteur fictif des *Confessioni* croit toujours dans la possibilité de cette harmonie mais il n'a plus la candeur et la simplicité des personnages des nouvelles (il est vrai qu'il n'appartient pas tout à fait au même monde, malgré son enfance en grande partie campagnarde). Il a gagné, du triple point de vue moral, dramatique et romanesque, une qualité moderne pour l'époque : le doute. Dieu continue à exister pour lui, comme il existait pour Rousseau et, dans une mesure différente, pour Voltaire, ses parrains idéaux, mais il n'est plus question de s'en remettre à lui pour édifier sur cette terre un ordre meilleur. La solidarité envers les autres hommes, la fraternité civile et la participation directe à l'histoire sont des actes de la volonté qui doivent s'imposer au sein même de l'interrogation, toujours présente, sur le destin de l'humanité. Croire en l'homme, non point contre Dieu ou à la

---

<sup>45</sup> Op. cit., p. 61.

<sup>46</sup> Op. cit., p. 78.

place de Dieu mais en même temps et comme indépendamment, n'est pas tous les jours facile, au point que cela s'apparente parfois, au-delà des querelles du siècle précédent sur déisme et théisme, à un combat contre l'ange. "... ; doveti infine, uomo superbo della mia ragione e d'un vantato impero sull' universo, inabissarmi, annichilirmi, atomo invisibile, nella vita immensa ed immensamente armonica dello stesso universo, per trovar una scusa a quella fatica che si chiama esistenza, ed una ragione a quel fantasma che si chiama speranza. Ed anco questa scusa tremola dinanzi alla ragione invecchiata, come una fiamma di candela sbattuta dal vento ; e tardi m'accorgo che la fede è migliore della scienza per la felicità. [...] La fede non si comanda : neppur da noi a noi. [...] Invidio la vostra fede, ma non posso impormela. Credete adunque, siate felici, e lasciatemi in pace."<sup>47</sup>

L'examen de la question essentielle de l'utilité sociale permet de se rappeler que Nievo est avant tout un moraliste qui privilégie les sentiments et la conscience que le sujet peut avoir de ceux-ci dans la perspective d'une maîtrise idéale du comportement. Dans les premières pages du chapitre II des *Confessioni*, faisant analyser par son narrateur la situation politique à Venise et dans le Frioul, l'écrivain finit par s'emporter contre la civilisation qui pervertit les esprits et amollit les corps, ainsi que l'affirme la fameuse première phrase d'*Emile*. Le résultat le plus sensible, sur le plan de l'histoire, de cet affaiblissement général de l'homme est précisément l'incapacité des futurs italiens à rentrer en eux-mêmes pour se ressaisir et s'engager dans une bataille décisive dont l'issue heureuse serve à tous et à chacun. "In qual modo volete far durare uno, due, dieci, vent'anni in uno sforzo virtuoso, altissimo, nazionale, milioni di uomini de'quali neppur uno è capace a quello sforzo tre mesi continui?"<sup>48</sup> L'esprit de la Révolution française réveillera ces corps et ces âmes qui, pour l'essentiel, n'étaient qu'engourdis. C'est encore une fois Amilcare Dossi qui sera chargé d'expliquer au protagoniste, avec assez de talent pour le convaincre parfaitement du bien-fondé de ses idées, que l'homme a le droit de penser par lui-même afin d'agir au mieux dans l'intérêt général. "Il buon senso omai non è il retaggio di cento famiglie di nobili. Tutti vogliamo pensare, e chi pensa ha diritto di operare pel bene proprio e comure."<sup>49</sup> Et le jeune étudiant Carlo va reconnaître que, sous l'influence de ce brillant démocrate, il finira par ne plus avoir de considération que pour les sentiments qui tiennent compte de l'autre et

---

<sup>47</sup> Op. cit., p. 85, 86 et 87.

<sup>48</sup> Op. cit., p. 62.

<sup>49</sup> Ibid., IX, p. 408.

de la nécessité d'œuvrer pour le progrès. "Amilcare mi trascinava colla sua foga di fede, di entusiasmo, di libertà, colle sue abitudini di spensieratezza di giocondità e di audacia ; con lui il sentimento che non fosse consacrato al bene dell' umanità mi sembrava un sentimento dappoco."<sup>50</sup>

On pourrait estimer que ces convictions progressistes avant la lettre ont été imaginées par Nievo pour montrer la facilité à l'engouement idéologique d'un jeune homme généreux, comme l'est Carlo Altoviti au chapitre IX précisément. Mais vers la fin de ses mémoires, au chapitre XVIII, tout en prenant ses distances par rapport aux deux grands défenseurs des idées nouvelles, Amilcare justement et Lucilio Vianello, le narrateur se représente très exactement dans la position idéale de Candide à la fin du conte moral de Voltaire. "Fare, lavorare sgobbare mi piaceva per prepararmi una famiglia una patria una felicità ; quando poi questa meta della mia ambizione non mi sorrideva più né vicina né sicura, allora tornava naturalmente col desiderio al mio orticello, alla mia siepe, ..." <sup>51</sup>. Le contexte pourrait cependant prêter à confusion, d'autant plus facilement que la maxime de Candide risque d'être elle-même réduite à une incitation au repliement sur soi et à un frileux égoïsme. Il est plus opportun et plus judicieux de penser que le personnage de Nievo entend par là, dans une fidèle appréciation de la leçon voltairienne, faire l'éloge de l'action et du pragmatisme efficace contre les discours captieux de tous les Pangloss et les utopies qui finissent par décourager. L'encouragement fondamental, à la fois contre une caricature de l'optimisme et contre le pessimisme aux effets conservateurs, voire réactionnaires, est bien dirigé vers la nécessité pour le sujet humain de ne pas se résigner face aux traverses et de continuer à agir méthodiquement, fût-ce dans un domaine provisoirement restreint, lorsqu'un hasard mauvais semble l'emporter sur la charitable providence des croyants. Au demeurant, la suite du discours d'Altoviti aide à lever l'équivoque éventuelle en affirmant l'importance, aux yeux du personnage, de l'idée de progrès dans laquelle la composante morale, comme souvent chez Nievo, est indissociable de la dimension sociale. "Per me vedeva quella gran via maestra del miglioramento morale, della concordia, e dell' educazione, alla quale si doveva piegare ogniquale volta la scorciatoie ci avessero fuorviato."<sup>52</sup> Et malgré la différence idéologique, déjà signalée, qui sépare Altoviti de Vianello, on peut trouver une sorte de prolongement

---

<sup>50</sup> Ibid., p. 411-412.

<sup>51</sup> Ibid., p. 794.

<sup>52</sup> Ibid., p. 794.

de cette observation dans les déclarations solennelles du médecin, incarnation de la science en marche, au chapitre XX. “Credo nel futuro della scienza (...). Credo all’entusiasmo delle anime che irrompendo quancocchesia nella vita sociale anticiperanno di qualche millennio il trionfo della scienza...”<sup>53</sup>.

Le bien commun peut n’être qu’une expression indéterminée si la réalité ainsi désignée n’est pas prise dans des limites concrètes en fonction d’une vision sociale précise. Il semblerait que pour Nievo cette réalité repose sur des valeurs reconnues que nous avons déjà eu l’occasion de mentionner : la compétence professionnelle (proche de la définition de Rousseau), la loyauté, le courage moral et la volonté active, voilà pour les dispositions individuelles du citoyen digne de ce nom. Socialement, la valeur de base est l’égalité, telle qu’elle commence à être définie au chapitre III des *Confessioni*. “E lontano dai merli signorili e dall’odore della cancelleria, mi ripullulava nel cuore quel sentimento d’uguaglianza che ad un animo sincero e valoroso fa guardar ben dall’alto perfin le teste dei Re.”<sup>54</sup> L’application de ce principe dans le domaine de l’économie politique sera développée, en son nom propre, par Nievo dans les brefs essais des années 1859-1860, notamment dans le *Frammento*. Revenant à la situation des paysans italiens, du moins de ceux qu’il connaissait, Nievo abandonne le ton généreux mais protecteur des nouvelles pour apostropher globalement les puissants et, en particulier, les responsables politiques. À l’acidité près, due au caractère général et polémique de l’essai, le discours de Nievo en la matière peut faire penser à celui des *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* que Turgot écrivit en 1766 à l’intention de deux Chinois venus en France faire des études. Le disciple du physiocrate Quesnay et de l’économiste Gournay qui, entre autres mesures prises dans la généralité de Limoges, imposa aux propriétaires fonciers l’obligation d’assurer la subsistance de leurs métayers, finit par jouir d’une réelle popularité en raison de son souci constant d’appliquer les idées de solidarité et de service social par le développement de la prospérité générale<sup>55</sup>. Turgot ne pouvait

---

<sup>53</sup> Ibid., p. 905. On relèvera que Nievo n’a pas cru bon d’opposer à Lucilio Vianello un personnage qui conteste radicalement son discours, le méprise ou le traite avec une ironie persifleuse. Notons au passage cette plaisante formule imaginée par l’écrivain et sans doute proche de ses convictions personnelles. “Credetelo, Carlo, la scienza è proprio vergine ancora, finora non l’abbiamo che carezzata sulle guance !” Ibid., p. 905.

<sup>54</sup> Op. cit., p. 112.

<sup>55</sup> La tradition veut qu’appelé par Louis XVI pour être contrôleur général des Finances, Turgot ait été salué ainsi par la gratitude des paysans limousins : “C’est bien fait au roi

s'attaquer aux fondements inégalitaires de la société sous l'Ancien régime et il n'est pas sûr que les grands esprits réformateurs de l'époque aient eu la volonté de poser les bases de la future révolution bourgeoise<sup>56</sup>. Mais au milieu du siècle suivant Nievo reprend, comme pour une croisade nécessaire, à la fois l'idée d'utilité et le principe de la réforme économique dans le cadre d'un changement de condition désormais inévitable pour le prolétariat rural (car c'est manifestement à ceux qui ne possèdent que leur force de travail qu'il pense lorsqu'il parle des paysans). "... ; mal si presenta l'eguaglianza dei diritti a chi subisce continuamente gli impropri d'un fattore. Sono sforzi che aggiungon la ridicolaggine all' impotenza [...] ...fate degli uomini fisici e morali con una saggia economia, fatene degli esseri uguali a voi, colle leggi, coi codici, coi costumi, prima di far dei saccenti e dei fratelli colle chiacchiere." <sup>57</sup>.

Le discours demeure pris dans la relative indétermination des déclarations d'intention de l'humanisme universel mais la sincérité de l'homme de lettres paraît entière quand il est fait appel aux grandes valeurs destinées à rapprocher sinon à réconcilier ceux que sépare encore la détestable "guerra del quattrino", pour reprendre une expression présente dans la première nouvelle<sup>58</sup>. "... giganteggia il bisogno di [...] indurre cioè nelle opinioni del volgo rurale un tal cambiamento che le colleghi alle opinioni della classe intelligente, e li riunisca insieme e per sempre nell' amore della libertà e dell' indipendenza. [...] E scienza e carità e politica vera si diano la mano in quest'opera di giustizia e d'utilità nazionale." Nievo voit les paysans exploités et corvéables à merci comme des martyrs de la société et s'étonne de l'abus que certains font du terme de libéralisme. "Possibile

---

d'avoir pris M. Turgot ; mais c'est bien triste à nous de ne l'avoir plus." Nievo aurait aimé la formule, qui pourrait trouver sa place dans les nouvelles paysannes.

<sup>56</sup> "L'affirmation des droits de l'homme universel consacre surtout les droits des possédants." G. Gusdorf, op. cit., p. 154c.

<sup>57</sup> *Opere*, op. cit., p. 1081-1082.

<sup>58</sup> "Ma Iddio, la tua coscienza, se è viva, ed io quanto posso ci leveremo in coro contro di te, imprecando a una tal massima di risparmiare sul necessario degli altri per accrescere i comodi propri.. Codesta tua pratica abbominevole, [...] è veramente una guerra sorda e inesorabile fatta a coloro de' quali per obbligo di giustizia, di morale, di religione devi educare l'anima e conservare il corpo ; io soglio chiamarla la *guerra del quattrino*, né stimo che quella di Crimea vada superba d'un maggior numero di vittime." *Novelliere campagnuolo*, op. cit., p. 11.- On pourrait voir une trace de puritanisme dans cet acharnement presque phobique de Nievo contre l'argent et son pouvoir maléfique. Voir à ce sujet ce qu'il fait dire par Bruto Provedoni contre les parvenus qui se sont installés comme des parasites sur les terres dévastées à la fois par les guerres et l'absentéisme des hobereaux.. " Ho gran paura che avremo di qui a qualche anno superbamente insediata un'aristocrazia del denaro, che farà desiderare quella della nascita." Op. cit., XVIII, p. 787.

che si chiami liberalismo quello del ministro Rattazzi che fra tutti i meriti cittadini non annovera il martirio per venti, par trenta, per quarant'anni nel lavoro della gleba ?”<sup>59</sup>. Et comme cela avait pu se faire de façon fondée en France dans les années qui précédèrent la convocation des États généraux, Nievo propose que les réformateurs s'appuient sur le bas clergé pour venir en aide aux paysans. "I veri pastori delle anime, i ministri della religione hanno un nemico come voi; l'aristocrazia gerarchica che li opprime e li vuol far suoi servi di gretti interessi materiali. (...) Nelle funzioni civili appoggiatevi al clero minuto e trasandate le prelature (...) finché il tempo vindice supremo della inutilità ne faccia giustizia."<sup>60</sup>

La question du changement nécessaire des conditions de vie des paysans les plus démunis est étroitement mêlée, aux yeux de Nievo, à une autre question, tout aussi cardinale dans le discours des Lumières : la question de l'éducation. L'action en faveur du bien commun peut bien être inscrite, pour certains, dans l'état naturel des sujets humains, il n'est pas sage de ne pas y préparer les esprits par une formation appropriée<sup>61</sup>. S'agissant de ceux qui subissent le plus durement les injustices d'un système politique excessivement inégalitaire, Nievo paraît hésiter sur la priorité à donner soit à la réforme économique de fond (qui aurait des effets assez rapides) soit à l'éducation. Finalement, il opte pour celle-là. "Prima condizione per rendere l'educazione possibile è l'alleviamento della miseria, e il retto soddisfacimento dei bisogni. Migliorate adunque subito subito fin che n' è tempo la condizione materiale del volgo rurale se volete avere un Italia." Mais, quelques lignes plus tôt, il avait affirmé la nécessité de l'éducation pour la "révolution nationale", elle-même indispensable au succès de la "révolution politique". "Primo bisogno adunque ; urgentissimo, di oggi

<sup>59</sup> *Opere*, op. cit., p. 1086 et 1088.

<sup>60</sup> *Ibid*, p. 1090. "..., sortis du peuple, vivant près du peuple, connaissant sa misère, souvent la partageant, curés et vicaires étaient prêts à lier leur cause à sa cause, et les députés du bas clergé devaient puissamment aider à la destruction de la monarchie absolue." Albert Malet, *XVIII<sup>e</sup> siècle, Révolution, Empire (1715-1815)*, Paris, Hachette, 1914 (2<sup>e</sup> éd.), p. 349. Il va de soi que la comparaison entre le bas clergé français dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle et celui d'Italie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ne peut être faite que pour les conditions de vie et non pour une éventuelle disposition objective à une solidarité de classe dans une perspective révolutionnaire. Pour sa part, Nievo songe surtout à une fraternité idéale, de nature morale et culturelle.

<sup>61</sup> "... l'idée se fait jour d'une solidarité des hommes, en même temps que d'une vocation commune qui crée des obligations de chacun envers tous, par exemple à l'égard de la misère, de l'esclavage, de l'oppression.. Il faut changer la vie et il est possible de la changer [...] La formule "le plus grand bonheur du plus grand nombre", généralement attribuée à Bentham, caractérise dès avant lui l'utilitarisme des Lumières." G. Gusdorf, op. cit., p. 159b-c.

non di domani perché non crolli l'artificioso edificio della rivoluzione politica, è la rivoluzione nazionale, o la fusione del volgo campagnuolo nel gran partito liberale. Prima condizione per ottenere ciò, è l'educazione."<sup>62</sup>

Dans le domaine de l'éducation également Locke fait figure de précurseur<sup>63</sup>. Mais le livre de Rousseau, qui connut dès 1762 deux éditions allemandes, demeure le grand repère en la matière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Kant, qui s'en inspira sans adhérer totalement aux thèses qui y étaient développées, revint sur la question dans ses *Conférences sur l'éducation*, dont les principes essentiels paraissent servir de base, trait pour trait, au discours que Nievo fait tenir par Carlo Altoviti dans ce domaine. Pour Kant, comme pour les Philosophes dans leur grande majorité, l'éducation est capitale parce que le premier devoir de l'homme est, comme il a été dit, de construire l'homme, tant moralement que physiquement, socialement et politiquement. "La discipline transforme l'animalité en humanité. Par son instinct un animal est déjà tout ce qu'il peut être [...] Mais l'homme doit user de sa propre raison [...] L'espèce humaine doit, peu à peu, par son propre effort, tirer d'elle-même toutes les qualités naturelles de l'humanité."<sup>64</sup> Dans *Le Confessioni* un exemple remarquable de ce que ce genre d'éducation, méthodique et rationnelle, aurait pu faire et n'a malheureusement pas fait, aux yeux du narrateur du moins, est fourni par la Pisana. Il est vrai que l'intelligence romanesque et l'inventivité dramatique de l'écrivain ont fait de ce personnage un être complexe jusqu'à la contradiction, au point que, partie pour incarner les effets les plus détestables de la décadence morale et sociale, la jeune femme finira par être un modèle indépassable d'humanité généreuse, élégante et pragmatique. Mais l'enfance et la première jeunesse de la dernière née du comte de Fratta sont l'objet de sévères critiques dès les premières pages du roman en raison précisément de l'abandon auquel celle-ci est laissée. Au début du chapitre II, le vieux narrateur examine les raisons probables du comportement à la fois libertin et tyrannique de la petite fille dont il vient de représenter le comportement avec les garçons de son entourage. La conclusion est sans ambiguïté. "Quanti nomini e donne di gran senso ereditarono la vergognosa necessità del libertinaggio dalle abitudini dell' infanzia ? [...] Data la sveglia ai sensi come si può negli anni dell' ignoranza, sopravverrà sì la ragione a

---

<sup>62</sup> *Opere*, op. cit., p. 1086.

<sup>63</sup> Ses *Pensées sur l'éducation* datent de 1693.

<sup>64</sup> *Aufklärung Les Lumières allemandes*, textes et commentaires par Gérard Roulet, Paris, Flammarion, 1995, p. 346.

vergognarsene o a lamentarne la sozza padronanza ; ma come sopravviene la forza di debellarli e di rimetterli al loro posto di sudditi ?”<sup>65</sup>. Malgré ses quartiers de noblesse ou, peut-être, à cause d’eux, la jeune Pisana est une espèce de sauvageonne que sa mère a livrée à ses sens. Or, dans le roman, la nature selon Nievo n’est plus tout à fait ce qu’elle était dans les nouvelles, surtout si l’on pense à la nature humaine comme *natura naturata*<sup>66</sup>. Malgré le cher Jean-Jacques, Altoviti a une certaine méfiance envers cette dernière et pense que, s’agissant de l’humanité qui reste à faire, la Raison Suprême doit laisser la place à la raison logique et critique des hommes. Ceux-ci ne peuvent être que ce qu’on les fait être. “L’homme ne peut devenir homme que par l’éducation. Il n’est que ce que l’éducation fait de lui.”<sup>67</sup> Pour le mémorialiste de Nievo, par ailleurs plus discrètement misogyne que l’auteur, les passions inspirées par les sens doivent être, comme il le dit violemment, “confinées dans la sentine de l’âme” pour le plus grand bienfait de la vie civile. C’est aux éducateurs que revient de mener à bien cette tâche de contrôle et de répression (pour ne pas dire, en termes actuels, de refoulement actif). “Nato il male, non è questo il secolo de’ cilici e delle mortificazioni da operarne il rimedio. Ma la educazione potrebbe far molto coltivando la ragione, la volontà e la forza prima che i sensi prendano il predominio.”<sup>68</sup>

Sans tenter d’exagérer la portée symbolique des choix narratifs de Nievo, on peut noter que l’écrivain avait sans doute prévu de condamner sa jeune aristocrate, qui demeure sa plus brillante invention dramatique, à ne recevoir aucune éducation dans la mesure où il souhaitait la sauver en partie grâce à son amour pour Carlo et donc à en faire l’illustration du rachat individuel et exceptionnel d’une représentante de l’Ancien Régime, sans ascendance ni éclairée ni libérale. Car ni le comte, ni la comtesse, ni Monsignor Orlando n’auraient pu, même s’ils l’avaient souhaité, la préparer à entrer dans l’ère nouvelle avec la dignité, c’est-à-dire avec le courage et l’altruisme que le narrateur considère comme les traits justificatifs de toute existence humaine<sup>69</sup>. Au chapitre III le narrateur reviendra, dans un

---

<sup>65</sup> *Le Confessioni*, op. cit., p. 60.

<sup>66</sup> “E la natura stessa non è che il sommo fra gli artefici, ubbidiente alla Somma Ragione, come macchina a umano intendimento.” *Novelliere campagnuolo*, op. cit., p. 22.

<sup>67</sup> Kant, in *Aufklärung*, op. cit., p. 347.

<sup>68</sup> *Le Confessioni*, op. cit., p. 61.

<sup>69</sup> “Il faut bien remarquer que l’homme n’est éduqué que par des hommes et par des hommes qui ont également été éduqués. C’est pourquoi le manque de discipline et d’instruction que l’on remarque chez quelques hommes fait de ceux-ci de mauvais éducateurs pour leurs élèves.” Kant, in *Aufklärung*, op. cit., p. 347.



esprit théorique, sur l'éducation et développera sa pensée. Pour lui l'éducation doit être avant tout un apprentissage méthodique du devoir et de la responsabilité qui sont la marque de tout vrai citoyen. Par nature, l'homme est égoïste : c'est là l'élément principal de la discorde avec Rousseau. Il faut apprendre à l'enfant le goût de servir non plus un maître ou un seigneur, mais la communauté que chacun contribue à construire et de laquelle il doit recevoir, en retour, assistance et reconnaissance. À elle seule, Pisana enfant est un emblème, plaisant mais précis, de l'absolutisme qui aboutit au despotisme non éclairé – ce que Carlo appelle, à plusieurs reprises, une tyrannie. Seule une éducation rigoureuse aurait pu en faire une femme nouvelle, conforme à l'humanité que le narrateur appelle de ses vœux et essaie, à sa mesure, d'incarner. “Nei temperamenti sensuali e subitanei il capriccio diventa legge e l'egoismo sistema se non sono sfreddati da una educazione preventiva ed avveduta che armi la ragione contro il continuo sforzo dei loro eccessi e munisca la sensibilità con un serraglio di buone abitudini, ...”<sup>70</sup>.

Il serait sans doute peu judicieux de ne voir dans ces affirmations que des observations contingentes sur les rapports aimablement tumultueux qu'ont la Pisana et le protagoniste dans leur enfance et leur jeunesse. Pisana est, a priori, comme ses parents, son frère et sa sœur, un individu qui n'a aucun souci ni même aucune conscience du contrat social. Elle impose sa loi, ainsi que le dit explicitement le narrateur, d'après un état de nature qu'elle subit finalement plus qu'elle ne le gouverne. Or, pour les Philosophes en général, plus que pour Rousseau lui-même, l'éducation est avant tout la formation du sens de la liberté, autrement dit, du respect des lois érigées face à l'arbitraire de chacun. “La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure.”<sup>71</sup> Cette finalité civique de l'éducation de l'individu est perceptible dans un autre passage du chapitre III des *Confessioni* au cours duquel le narrateur se livre à une longue étude historique et politique des possessions de “terre ferme” de la Sérénissime. “Quello che succedeva delle giurisdizioni rispetto allo Stato, che cioè ognuna faceva e pensava per sé, non vedendo né provando utile alcuno dal gran vincolo sociale, lo stesso avveniva nelle persone singole rispetto al comune (...) Da ciò (...) servilità nei Comuni ai feudatari vicini, più dannosa e codarda perché non

---

<sup>70</sup> *Le Confessioni*, op. cit., p. 115.

<sup>71</sup> Kant, op. cit., p. 346.

necessaria ; ma necessaria in questo, che una legge naturale fa i deboli servi dei potenti.”<sup>72</sup>

Il faudrait cependant apporter une précision sur l'état naturel de l'homme. Pour le narrateur du roman il n'est pas sûr que l'éducation doive travailler le seul instinct et les sens innés comme l'ouvrier fait d'une matière brute. L'homme est doté a priori d'une conscience et même d'un embryon de raison. L'éducation vise à développer, en les dirigeant dans le bon sens, et à faire fructifier ces deux richesses natives. Assez tardivement, au chapitre VIII, Altoviti, revenant encore une fois à l'examen critique du comportement de Pisana, qui est alors âgée de seize ans, conclut son analyse avec la certitude que la pudeur, qualité substantielle à ses yeux, vient de ces forces correctement entretenues. “La padronanza dell' istinto uccide il pudore dell' anima, che nasce da ragione e da coscienza.”<sup>73</sup> Ces dons naturels, qui ne manifestent leurs effets heureux que s'ils sont soutenus et fécondés par des éducateurs efficaces, ont pour finalité de contribuer à un phénomène universel dont il fut beaucoup débattu au XVIII<sup>e</sup> siècle : la concorde entre les hommes<sup>74</sup>. Cet état de “paix perpétuelle” auquel Kant consacra un traité n'est pas une utopie, mais dans l'œuvre de Nievo elle apparaît sous des jours différents dans la mesure où le grand principe des Lumières dont elle dépend, la Raison, est l'objet d'une définition complexe aux contours mouvants. Pour s'en tenir aux *Confessioni*, on peut constater qu'il existe au moins quatre approches de cette notion souveraine. D'abord celle du jeune Carlino aux opinions “modérées”, qui pleure en apprenant la mort de Louis XVI ; celle du jeune révolutionnaire Dossi, qui incarne une sorte de rationalisme intégral ; celle du médecin Vianello qui, à la fin de sa vie, lutte désespérément contre le doute ; enfin celle qui fait peut-être la synthèse de toutes et que Nievo a glissée sous la plume du narrateur à la fin du roman.<sup>75</sup>

Dès le chapitre III le vieil homme, auquel Nievo entendait probablement confier une bonne partie de ce que les Parques devaient

<sup>72</sup> *Le Confessioni*, op. cit., p. 157.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>74</sup> Nievo l'a fait dire par Amilcare Dossi au chapitre IX. “Qual essere ti parrà più grande e più felice di quello che tende con ogni sua forza a far dell' umanità una sola persona concorde, sapiente, e contenta par quanto lo permettono le leggi di natura ?...” *Op. cit.*, p. 406.

<sup>75</sup> Nievo semble y réconcilier définitivement son personnage avec le Rousseau qui refusait de faire taire le cœur et la sensibilité.. “Mettendo il piede nella tomba rinnego superbamente quella filosofia timida e senza cuore che nega ciò che non vede. Piuttosto che abbassare coi sensi la ragione umana, mille volte meglio sublimarla coll' immaginazione e col sentimento.” *Op. cit.*, XX, p. 945.

peu après transformer en testament spirituel, notait que les fiançailles entre la raison et le cœur sont à la fois inévitables et difficiles. “La ragione si fa adulta e vecchia ; il cuore resta sempre ragazzo...”<sup>76</sup> Plus tard, même le personnage de Lucilio Vianello sera amené à faire part de ses doutes sur la suprématie de la seule raison humaine. “... v'è qualche cosa in noi che sfugge all' esame del notomista e che appartiene ad una ragione superiore perché colla nostra non siamo in grado di capirla.”<sup>77</sup> En 1859, reposant la plume après une dernière phrase où la mélancolie le dispute à l'espoir et aussi à l'espérance, Nievo continue à jouer sur les deux acceptions, religieuse et laïque, du mot foi et se demande encore si l'hoir que sa naissance aristocratique a fait de lui ne devrait pas opposer un refus d'hériter aux formes les plus agnostiques du discours des Lumières.

**Denis FERRARIS**

---

<sup>76</sup> Ibid., p. 109.

<sup>77</sup> Ibid., XX, p. 927. Comment ne pas penser, une fois de plus, à *Emile* ? “Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir.” Livre IV, op. cit., p. 323.